

# Instructions pour la gestion des documents

Trois ans après son entrée à « la nomenclature » du Parti, Bogdanov commença à se rendre compte que son ambiance générale lui était définitivement ennemie, ennemis étaient également tous ceux qui l'entouraient. Jamais personne ne l'aida ; jamais personne ne lui proposa de consulter les documents déjà existants ; personne ne lui dit : « viens, Sergueï, j'ai de nouvelles données pour toi »... Et bien sûr, aucun collègue de son équipe ne bougerait pour lui le petit doigt, et c'est pas grave que leurs noms sont tous sur la liste des responsables. Tout le monde comprend très vite et très bien : celui dont le nom commence la liste est le seul responsable, les autres ne comptent pas, les autres sont dessus juste pour faire semblant du bon déroulement du travail d'équipe.

Il n'attendait que du mal de tout le monde : d'un demandeur - une deuxième lettre, des voisins - une autre plainte dont le motif n'avait aucune importance ; de la part des collègues - des bâtons dans les roues ; des chefs - de plus en plus de travail ; du premier secrétaire - de nouvelles erreurs ; des directeurs d'entreprises - des lettres signées par les officiers du KGB d'après lesquelles Bogdanov rendrait impossibles les actions de contre-espionnage.

Voilà pourquoi la première chose qu'il avait apprise - c'était de sentir le danger tout de suite, dès les premiers

signes : gestes de ses collègues, expression de leur visage, des odeurs, des bruits. Bref, en analysant tout ce qui bouge ou qui change. Et ce qui est le plus important – il apprit à ne jamais se mêler de rien, à « changer de trottoir » dès que son flair le lui suggérait.

– Ne te fais jamais remarquer ! – hurlait souvent Sokolov, le chef de leur département, en voyant un nouveau qui avait du mal à comprendre ces principes, – Ne fais jamais ça, au moindre problème deviens transparent ! Sinon tu serais considéré comme insolent. Qui es-tu ? – demandait-il en imitant Tchapaev, le commandant rouge d'un film de leur enfance, – Pour qui tu te prends ? Pour le chef de tous les communistes ? Eh bien, non, tu n'es qu'un « instructeur ». Tu n'as aucun pouvoir. Tu ne peux rien décider, rien ordonner. Tu n'as le droit que de conseiller ou de contrôler... Mais qu'est-ce qui est le plus intéressant, le plus « mystérieux » dans notre existence, je dirai même le plus réjouissant ? C'est qu'on commence à avoir le pouvoir dès que le papier qu'on avait rédigé soit signé par un décideur haut placé. Ça c'est le moment de vérité ! Et encore une chose : essaie quand même de rester humain dans notre « boîte à serpents ».

Il est vrai que chacun mettait un temps pour comprendre – les uns plus que les autres. Mais il y avait ceux qui n'arrivaient jamais à comprendre. Ces derniers quittaient les lieux à l'allure d'un bouchon de champagne ; certains « camarades responsables » retenaient ce bouchon avec la main pour diminuer le bruit qui témoignerait de leurs erreurs dans le choix du personnel. Néanmoins, ce bruit, très désagréable, bien qu'étouffé, résonnait longtemps après dans les têtes de ceux qui restaient.

Le devenir d'eux tous était connu dès le début. De qui ? Des chefs évidemment. C'est que tout dépendait de tes caractéristiques individuelles, de ta biographie, de l'absence de gaffes. Ne prenons qu'un seul exemple, ce même Sokolov : issu du milieu ouvrier, il aurait pu, avec un peu de

chance, devenir membre du Bureau politique... Mais... ses chemises ! Ses chemises étaient impossibles !

Le concret vaut cher, - c'était une des phrases préférées de leur chef - presque tous, presque toujours, ont envie de connaître tout et le plus tôt possible, sur soi-même. - Toi, tu ne dois en savoir rien ! - c'était encore une phrase que Sokolov aimait bien et dont il concluait toutes discussions sur l'avenir de ses administrés. - Sauf... Que tu ne dois rien savoir du tout ! - Il adorait citer les personnages d'un film populaire d'espionnage.

Pour ne pas faire des gaffes il ne faut jamais être pressé, mais surtout ne faire que ce qui est prescrit par tes supérieurs, quel que soit le poste que tu occupes. Et les postes - ils n'existent que pour réaliser ce qu'on appelle « disposition ». Tout en sachant que la « disposition » n'a qu'un seul objectif - te rendre en fin de compte « isotrope » - c'est à dire, souple et compréhensif sur tous les fronts. Comme quoi tu pourrais servir de module échangeable dans des configurations compliquées du « vertical » du pouvoir.

Sur chaque marche de ta carrière, tu es surveillé par le département d'idéologie et celui d'organisation. Ce sont eux qui supervisent et analysent chacun de tes gestes, chacune de tes démarches, en y relevant tout ce qui ne rentre pas dans le cadre de l'habituel, du standard, du prescrit. Le travail de ces organismes, simple à la première approche, est extrêmement compliqué : qui d'entre nous autres serait capable de deviner la bonne largeur du crêpe noir sur les lustres de la salle funéraire ou les dimensions des lettres blanches sur un panneau rouge de propagande d'un mètre sur trois. Et si c'est deux sur huit ? Un crêpe trop étroit serait perçu comme manque de respect à un défunt « remarquable », même s'il n'était pas encore « éminent ». Quant aux lettres trop petites - c'était une histoire encore plus cauchemardesque ! Elles témoignent : primo, le manque de respect parce que trop

difficile à lire, secundo, la négation implicite du rôle dirigeant du Parti, et enfin, l'amoindrissement des décisions de la dernière séance plénière du Comité Central.

Plus tard Bogdanov comprendrait que toute la machine pouvait fonctionner sans faille uniquement dans la capitale. Mais à l'époque, n'ayant pas la moindre idée de la façon dont ça marche dans des provinces éloignées, il était persuadé que c'était partout pareil.

Or, à l'échelle de l'immense organisme vivant, appelé « Etat », les mises étaient tout autres et très peu transparentes.

Voilà que le dirigeant éminent décéda, et le suivant, d'abord seulement « remarquable », prit son poste. Le nouveau commença par la discipline, et, en particulier, par le recrutement dans le KGB des jeunes membres du Parti. On trouve des antécédents dans les années vingt, après la mort de Lénine : à l'époque des jeunes communistes des villes avaient été envoyés dans des provinces pour superviser la production agricole.

Or, cette fois-ci chaque comité de base se trouva dans l'obligation d'envoyer un nombre fixe de ses jeunes membres dans les services du Comité de sûreté d'Etat. Bogdanov fut parmi eux. Pourquoi ? Il y eut trois causes de cela. D'abord le niveau de son poste – pas des plus insignifiants, mais pas trop important non plus ; ensuite – Bogdanov était un jeune docteur dans le domaine de la physique nucléaire ; et enfin, il connaissait une langue étrangère.

Mais, comme toujours dans ces structures, il y eut une faille – un tout petit détail qui gâcha tout.

« Etes-vous d'accord de travailler avec nous ? » – un général âgé regarda attentivement Bogdanov. « Oui, c'est un honneur pour moi et... le signe de confiance ». « Mais vous comprenez, ce ne sera pas ce que vous êtes habitué de faire ? Il vous faudra apprendre... ». « Oui, je me rends compte ! ». « Et quant à votre santé, vous n'avez pas de problèmes ? ».

« Oui !.. C'est à dire non, pas de problèmes ! ». Le général le regarda encore, puis jeta un coup d'œil au lieutenant qui se tenait à côté : « Faites-le examiner par nos médecins ».

Un de ses yeux voyait un peu plus mal que l'autre. C'était un tout petit défaut, mais n'était-ce justement l'oeil avec lequel il viserait le futur ennemi ? Bref, selon toutes les règles de recrutement des « agents secrets » c'était un défaut majeur, au point qu'une lettre envoyée dans les plus hautes instances pour obtenir l'autorisation, ne fit aucun effet.

Entre temps, pendant que Bogdanov attendait la réponse, le Comité Central prit la décision de l'envoyer en Afghanistan. Comme adjoint du conseiller du Parti.

La mission devait durer trois mois : trois semaines à Moscou aux cours spéciaux, ensuite deux mois en Afghanistan. A son arrivée à Kaboul, Bogdanov fut traité par ses nouveaux supérieurs sans cérémonies. Le lendemain les mouchavers – conseillers militaires – lui expliquèrent les mesures de sécurité sur le terrain. Dans le siège du Parti Populaire Démocratique de l'Afghanistan Bogdanov fit connaissance avec son futur chef, autrefois premier secrétaire du comité d'un district à Moscou, consulta les documents nécessaires, reçut un « kalachnikov », un « makarov » et toute une tonne de la littérature de propagande en russe. Et, bien sûr, on lui expliqua les objectifs de sa présence sur place.

Avec son maigre bagage et son nouveau chef, il fut mis dans un hélico, et deux ou trois heures plus tard ils atterrirent à une trentaine de kilomètres de Kandahar. Dans une maison aux alentours de cette ville tous les deux devaient y passer deux mois entiers.

Les moudjahidines combattaient avec une certaine paresse, tout juste pour démontrer aux Américains que l'argent de ceux-ci n'était donné pour rien. Dans la journée, ils étaient tous dans les champs, travaillant le pavot,

et seulement la nuit tombée reprenaient leurs armes, tiraient quelques coups, mais toujours sans entrain. Parfois ils tiraient aussi pendant le jour, mais pas méchamment, ayant peut être peur de tuer tous les adversaires et de se retrouver au chômage.

Or, là où avaient atterri le conseiller politique et son adjoint, ils avaient plus de chance d'être tués par les « siens » – les Pachtounes – membres du parti ultra radical. Le risque de recevoir une balle ou une grenade dans la fenêtre augmentait chaque fois que le comité local prenait une décision qui allait à l'encontre des souhaits de ceux-ci. Malheureusement, la majorité de ce comité se composait des Parcha – un autre parti radical.

Sergueï et son chef vivaient dans une petite maison qui ne payait pas de mine – une chambre, une entrée, deux fenêtres. C'était la décision du conseiller : « surtout pas dans un hôtel où nous serons vite localisés par n'importe qui ». La porte d'entrée était condamnée de l'extérieur par des planches clouées, à l'intérieur – par des sacs de sable ; les fenêtres – par des tôles ; on ne pouvait ouvrir qu'une des deux. Une fois par semaine le conseiller brûlait des documents à même le sol en terre battue de leur maison, pour cela il fallait entrouvrir cette seule fenêtre. L'air moisi et malodorant qui stagnait dans la maison toute une semaine se mélangeait avec la chaleur poussiéreuse du dehors, tandis que Bogdanov surveillait les alentours : personne ne devait apercevoir la fumée qui sortait de la maison abandonnée.

La même fenêtre servait de porte pour les sorties du conseiller – un véhicule blindé s'arrêtait contre cette fenêtre et le conseiller n'avait qu'à faire un pas dedans. Resté seul Bogdanov s'occupait comme il pouvait : tapait des documents avec une vieille « Aurica », faisait des dessins stupides. Le stock du papier n'était pas énorme, mais le conseiller le renouvelait tous les jours. Ce papier était fin, paraissait même plus fin que le papier à ciga-

rettes, par contre ils avaient une pile de papier carbone ; il lui arrivait de tirer à la fois jusqu'à six exemplaires. De toute sa vie Sergueï n'avait gaspillé autant de papier ; c'était significatif : ils étaient en train d'imposer aux locaux un nouveau mode de vie.

Le danger était réel, il était tout près (aussi que l'héroïsme, soit dit entre parenthèses) ; toutefois cette omniprésence du danger était moins dérangement que les conditions de leur vie : pour tous sanitaires – un trou creusé dans le sol, la chaleur était donc aggravée par la puanteur. (Le conseiller passait parfois son temps dans des bureaux spacieux et climatisés, tandis que Sergueï était condamné à rester là). Le peu d'eau propre était réservé à boire ; la couleur de l'eau pour l'hygiène était kaki. Et tout ceci sans parler des poux et des puces ! Même leurs réserves de vodka n'étaient pas de l'aide – où qu'ils l'utilisent, soit en la buvant, soit en se frictionnant avec.

La nouvelle vie à ce nouvel endroit commença pour Sergueï par une recommandation des « camarades du parti » : « Il n'est pas recommandé de sortir de la maison. D'ailleurs, à quoi ça vous servirait-il ? ». Il ne s'agissait, d'après eux, que durant deux ou trois mois, d'aider le conseiller politique à préparer ses discours à lui et ceux des dirigeants du Parti démocrate de l'Afghanistan. Il faudrait aussi remplir des formulaires, rédiger des instructions et des rapports, faire des projets de l'organisation des départements locaux du parti – frère. Et, bien sûr, rédiger des comptes-rendus pour les siens. De tous les Afghans Bogdanov n'avait le droit de contacter que trois personnes : le traducteur, le responsable du comité local du parti et l'adjudant de celui-ci.

Quant aux officiers de l'armée soviétique, il valait mieux ne pas les croiser : ils ne portaient pas les conseillers dans leur cœur, sans faire la différence entre les militaires et les politiques.

Le conseiller rentrait tard, toujours par la même fenêtre. Il amenait du papier et de l'eau propre – tout ce qui était le plus important. A deux ils parcouraient les documents que Bogdanov avait préparés. Le conseiller les rangeait dans son porte-documents métallique. Après quoi ils mangeaient. Avant d'aller se coucher, le chef temporaire de Bogdanov l'initiait aux mystères de leur travail.

De ces conversations nocturnes Sergueï comprit que tout le problème consistait en absence de parti communiste en Afghanistan ; au fait il n'avait jamais existé comme tel : dans les années soixante, dès qu'il avait été formé, il se divisa en deux, sans qu'aucune des deux moitiés ait pu attirer sérieusement la population musulmane profondément croyante.

- Tu vois, quand nous sommes venus, nous avons amené une multitude de conseillers de toute sorte, – racontait l'ex secrétaire du comité du district, – ensuite des spécialistes de la construction des partis politiques sont venus à Kaboul les uns après les autres. Ils sont censés aider à fonder le parti communiste.

- Et chez nous, quand le « premier » est parti en Ouzbékistan, nous étions sûrs de pouvoir partir avec. Sauf qu'il est parti avec le juge, le procureur et le responsable du recrutement, et c'est tout.

- Te fais pas d'illusions, là-bas c'est pas mieux. C'est aussi pour plusieurs mois, tout comme ici, et les chances de mourir sont les mêmes, – répondit le conseiller, et continua : – Sauf que là-bas ce sont les nôtres, on connaît... tandis qu'ici, même des statuts, ils ne savent pas ce que c'est, et ça s'appelle un parti ? Pas de règles, pas d'instructions, pas de principes... Tiens, avant que j'oublie, il faut que tu me présentes les instructions pour la gestion des documents avant que je parte demain.

- Je le ferai, ne t'en fais pas, – répondit Sergueï, comprenant que cela avait été un ordre poli de travailler toute la nuit.

- La seule chose dont je suis sûr, c'est que nous ne sommes pas en possibilité d'installer ici un pouvoir quelconque. Ici il n'y a personne, pas comme dans la capitale. Ici, en province, c'est le bordel, - le conseiller hocha la tête, et Sergueï crut entendre un gros juron.

Ce fonctionnaire du Parti, fatigué et aigri, parla ce soir longtemps de tout ce qui s'était accumulé sur son cœur depuis qu'il était arrivé dans ce trou perdu, au-delà de la rivière Amou-Daria. Il fut même trop franc, comme si les dangers réels de tous les jours avaient émoussé sa prudence si caractéristique pour tous les apparatchiks de son pays. Quand le conseiller tomba, épuisé, de sommeil, Sergueï réfléchit longtemps avant de commencer de travailler à la notice demandée.

Derrière le mur de la maison, il entendit le bruit des sabots et des voix parlant en pachtout. Tout de suite Sergueï mit des chiffons sur la lampe mise dans un tabouret, se jeta vers la fenêtre. Par une fente invisible de l'extérieur, il regarda dehors. Il faisait bien sombre, mais par la respiration des chevaux et les cliquetis des carabines il comprit que les Moudjahidines, peut être une quarantaine, se trouvaient à quelques pas de leur refuge. Non loin se trouvait un hôtel où habitaient des chefs de l'organisation locale du parti, des conseillers militaires, des dirigeants venus de la capitale. Bogdanov entendit des coups de feu.

Le conseiller était déjà à côté : dès qu'il entendit les coups de feu, il se réveilla et prit place à la fenêtre, près de Sergueï. C'est là qu'ils gardaient leurs deux kalachnikov et quatre grenades.

- Alors, tu as rédigé ces instructions ? - parla le conseiller tout en regardant par la fente de leur fenêtre obstruée. Les Moudjahidines continuaient de tirer sur toutes les ouvertures de l'hôtel sans avoir le courage d'y entrer.

- Quelles instructions donc ? - Mais celles que je t'avais demandées, sur les documents.

Le conseiller, nerveux, ricana, se mit à chercher par terre son porte-documents métallique. Enfin il le trouva, l'ouvrit et en sortit un appareil téléphonique satellitaire avec son antenne.

- Consulat ? Ici le quinze. L'hôtel est attaqué... Nous ? Non, nous sommes OK... Oui... Non, pas vu... On attend. Le conseiller rangea l'appareil, le garda à proximité.

« Voilà pourquoi il est en métal, - pensa Sergueï, - et moi qui pensais que c'était pour protéger les papiers du feu ! »...

Tous les deux attendaient couchés par terre sous la fenêtre. Ils étaient moites - était-ce la chaleur ou la peur ?

Bogdanov se rendit compte qu'il n'arrivait pas à prendre au sérieux ce qui lui arrivait, même si, psychologiquement, il s'était préparé à des situations comme celle-ci. Tout simplement il n'arrivait pas à croire que c'était réel. Que c'était lui !.. Lui, qui suivait à la lettre l'ordre de ne jamais sortir, lui, qui n'avait pas tiré un seul coup, qui, de toute sa vie, n'avait vu la guerre qu'au cinéma.

Ils étaient couchés sur leurs « kalach » et attendaient la suite des événements. Y aura-t-il un combat ? ou bien les autres, comme cela arrive souvent, s'en iraient après avoir tiré quelques coups de feu ? Ils attendaient et essayaient de ne pas se poser trop de questions : sont-ils déjà découverts, ou bien leur « forteresse » n'était jamais un secret pour personne ? Si après avoir fini avec l'hôtel, les Moudjahidines viendraient s'occuper d'eux ?... Que pouvaient faire leurs deux « kalachnikov » contre cette meute de guerroyeurs drogués et armés jusqu'aux dents ?...

Finalement, le combat éclata. Les coups de feu partirent des deux côtés. L'aile gauche de l'hôtel s'enflamma. Les gens s'en jetèrent par les fenêtres - sous les balles. On pouvait bien voir les autres courir dans les rues ; trois ou quatre tombèrent, restèrent par terre sans bouger. Les Moudjahidines commencèrent à tirer à la mitrailleuse ; visiblement ils y prenaient plaisir. Du côté

gauche, sur le fond du mur éclairé par l'incendie, Bogdanov vit des ombres : deux personnes couraient vers leur maison. L'explosion de grenade les éclaira mieux, et Sergueï crut reconnaître des Russes – sans casques, sans uniforme, en costumes identiques de couleur foncée. « Pourquoi identiques ? » – pensa Sergueï, puis se concentra sur la progression des deux hommes.

Sans demander l'avis de son chef, Bogdanov ouvrit la fenêtre, cria dans le noir : « Par ici, vite ! ».

– Surtout ne tire pas, – dit le conseiller, en posant sa main sur l'arme de Sergueï. Un instant plus tard les deux individus rentrèrent chez eux.

– Qu'est-ce que ça pue ici ! – furent leurs premiers mots en russe, et seulement après : – Qui êtes-vous ?

– Et vous ? – dit le conseiller en guise de réponse.

– Nous étions à l'hôtel, – dit avec emphase le plus grand, à la moustache noire, de toute évidence, le chef de l'autre. Dès qu'il se trouva dans la pièce, il s'allongea par terre à côté de la fenêtre, d'un oeil rapide observa leur misérable demeure, vit les piles de papiers sur une table bancale, la machine à écrire, puis arrêta son regard attentif sur les visages des propriétaires de ce refuge inespéré. Il n'avait pas d'armes sur lui, l'autre non plus.

– Tiens, sûr que vous êtes des « politiques », – dit « le chef », – je suis habitué à sentir derrière mon dos la chaude respiration de notre cher parti. Ensuite, comme s'il s'était souvenu d'une chose importante, il tourna la tête du côté de son second : « Sania, ne ferme pas l'œil, ils vont bientôt se calmer ».

Celui que le moustachu appela « Sania » était par terre aussi, de l'autre côté de la fenêtre, près de Bogdanov, il scrutait attentivement la rue, la place, l'hôtel, tout en laissant à son chef la tâche des pourparlers avec les maîtres du logis. « Le chef » entre temps vit le téléphone, tendit la main pour attraper le combiné.

- T'es bien gonflé, camarade, - prononça le conseiller.  
- Mais, il faut que je fasse savoir..., - dit l'autre, en justifiant son geste.

Bogdanov regardait le conseiller, essayait de comprendre : « Tenant compte de leur insolence, de leur comportement, de l'assurance, ce sont des militaires. Quant à l'uniforme, ils ne l'ont pas mis faute du temps ... bien que... les costards, ils les ont mis. Pas des nôtres, c'est certain, le conseiller les aurait reconnus. Sans armes, paraît-il... Des services secrets de la garnison ? Ou bien des invités ? D'où qu'ils viennent, c'est sûr qu'ils sont du KGB ».

Comme ça, mentalement, par des indices insignifiants, les uns et les autres vite comprirent qui était qui. De l'expérience. Le sentiment aiguë du danger surtout. C'est ce dernier, mieux que n'importe quoi, qui pousse la pensée dans toutes les directions et permet de comprendre sans tarder.

- C'est fait - répondit Bogdanov à la place de son chef, - nous attendons déjà, avec impatience. - Il se leva, se dirigea vers l'intrus. Le conseiller pendant ce temps avait rangé le téléphone dans son étui : « on ne sait jamais ! ». Le deuxième visiteur qui écoutait la conversation tout en regardant par la fenêtre, avait déjà compris qu'ils étaient chez « les siens ». Il y avait pourtant une chose qui l'énervait : il n'arrêtait pas de faire des grimaces, de tourner la tête de tous les côtés comme s'il essayait d'arrêter sa respiration : dans cette « forteresse » ça sentait la merde et la pourriture !

Au bout de cinq minutes qui parurent très longues, le combat parut s'arrêter. Ils purent voir les Afghans partir en dehors de la ville : l'affaire était close, le salaire justifié, ils avaient le droit de se détendre.

Celui qui restait près de la fenêtre se retourna, regarda la lampe de pétrole, s'étira, bailla : était-ce un signe de stress ? La lampe recouverte de toutes sortes de chiffons par-dessus le tabouret dans lequel elle était placée, éclaira Sergueï qui s'approchait de leur hôte.

- Attends, laisse-moi deviner, - le moustachu regarda Bogdanov, le fixa plus attentivement. Puis les bouts de sa moustache se relevèrent, laissèrent voir les dents d'une blancheur impeccable.

- Mais voilà, bien sûr que s'est Sergueï, et je connais même son nom de famille !

- Lissa ! Que fais-tu là, imbécile ! - Sergueï s'était rappelé où il avait vu cette moustache à la Saddam Hussein.

- Pourquoi tout de suite imbécile ?

- Et pourquoi tu te promènes n'importe où ?

- Tiens, n'importe où ! Au contraire, là où il faut se promener. Attends, c'était comment déjà, « si les gens vont par de grands chemins, ne se cachent pas sur les sentiers sinueux ... »

- Oui, ils vont se rencontrer sans faute ! Allez, - dit Sergueï et le serra dans ses bras. Tous les deux rirent doucement et entamèrent ensemble une mélodie d'un film du temps de leur enfance, « Les volontaires ».

- Maintenant, écoutez-moi, les amis, - le conseiller venait de se souvenir qu'il était quand même premier secrétaire du comité du district - pas un simple kagibiste de base, pas non plus chef de la cellule régionale du KGB, - Si j'ai bien compris, dehors tout est fini ; je vous donne donc cinq minutes pour le bavardage, après on se sépare. - Il se leva, prit sa mitraillette - croyait-il que ça le rendait plus persuasif ? - continua : Nous ne vous avons pas vus, vous ne nous avez pas vus. Nous avons nos instructions. Et vous... enfin, les vôtres sont encore plus sévères. Si jamais l'aide est déjà envoyée ? Après..., ce sera impossible de se justifier.

Lissochkine regarda le conseiller d'un air réprobateur, ensuite se tourna vers son Sanka, leva le pouce droit, menaçait comme on le fait avec les gamins pas sages : le parti a toujours raison, ça ne peut être que vrai !

Iurka et Serioğa se tenaient accroupis comme de vrais Afghans, sans regarder autour, ils s'adonnaient à leurs

souvenirs. Tout en parlant en même temps, ils s'entendaient, se comprenaient. Ils mettaient à jour les bases des données sur leurs copains de classe, chose habituelle, passèrent tout le monde en revue sans oublier personne – rapidement, sans beaucoup d'émotions, comme s'ils faisaient leur devoir. Cela leur prit juste cinq minutes.

Au bout de ce temps, les invités inattendus se levèrent, avec réserve, en se serrant les mains, firent leurs adieux, ensuite Sanka déplaça la plaque de tôle, et ils s'évanouirent dans le noir.

« Il est quand même super bien, mon chef », – pour la unième fois pensa Bogdanov, « Vraiment bien ! Intelligent comme peu ! Il n'avait écouté personne, encore là-bas, à Kaboul, en leur disant « on n'a pas besoin de l'hôtel, on vivra dans une maison délabrée, moitié détruite, même dans une poubelle s'il le faut ».

– Et ces instructions, qu'est-ce qu'elles font dedans ? – se souvint Sergueï après avoir chanté mentalement des louanges à son supérieur.

– Rien, c'est une arme de destruction massive... Ce papier de merde a fait bien de dégâts... Deux lignes ont été changées dans les statuts, et c'était fini ! Le parti a été mis à l'envers. Quand le même organisme est chargé et du projet et de son contrôle, on s'attend tout de suite à la fraude, ensuite à la corruption, et enfin à une crise... Et celui-là, – le conseiller fit un geste de la tête en direction de la fenêtre, – vous êtes copains de classe ? Il est bien sans gêne, ce gars.

– La même cour, la même classe, – répondit Bogdanov. Quant à nos destins..., – il se rappela ce que Lissochkine venait de lui dire à propos de leur ami Vovka Spivak, se tut.

Les « siens » ne vinrent pas cette nuit-là. L'hôtel brûla entièrement et les corps furent ramassés pas les policiers locaux. Le matin des militaires en jeep vinrent de la garnison, deux personnes en sortirent, regardèrent partout sans rien voir, puis partirent. A l'endroit où s'était trouvé l'hôtel, les gamins rodèrent encore longtemps.